

Penser comme un animal



**VINCIANE
DESPRET**

Vinciane Despret s'intéresse aux relations entre les scientifiques et les animaux avec lesquels ils travaillent. Elle se pose en particulier la question du point de vue que peut avoir l'animal sur l'expérience à laquelle il est soumis. Elle a présenté en octobre 2008 une conférence-débat intitulée : « Penser comme un rat », dans le cadre de « Sciences en Questions »*. Diplômée en philosophie et psychologie, elle travaille actuellement au département de Philosophie de l'Université de Liège et enseigne à l'Université Libre de Bruxelles.

Qu'entend-on par « point de vue de l'animal » ?

Vinciane Despret : Plusieurs travaux montrent que l'animal d'expérience a un point de vue sur ce qu'on lui demande de faire. Par exemple, dans les années 1960, le psychologue Rosenthal montre que si l'on fait croire à des expérimentateurs que leurs rats ont été sélectionnés pour leur intelligence, leur comportement sera tel que les rats présenteront des performances en accord avec les prédictions. Les rats, et d'autres animaux, perçoivent ce que l'on attend d'eux et s'y conforment. On peut donc faire l'hypothèse qu'ils ne répondent pas à la question qu'on leur pose, mais à ce qu'ils pensent que l'on attend d'eux, et qu'il y aurait donc des artefacts dans les expériences. Finalement, même s'il fait des efforts, l'expérimentateur ne peut pas être neutre. C'est ce que conclut aussi la primatologue Barbara Smuts lorsqu'elle étudie les babouins. En

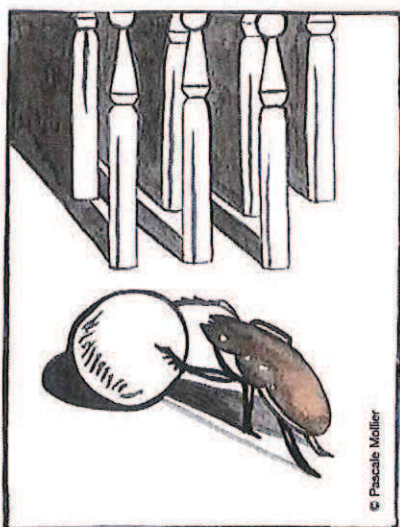
essayant d'être le plus neutre possible, elle attire au contraire sur elle l'attention des babouins qui trouvent cette neutralité suspecte. Pour l'accepter parmi eux, les babouins attendent de leur hôte un comportement social, une réponse à leurs sollicitations. De nombreux éthologues commencent à prendre en compte ce point de vue de l'animal.

Est-ce une réflexion nouvelle chez les éthologues ?

La prise en compte du point de vue de l'animal n'est pas vraiment nouvelle mais a connu des fortunes diverses depuis le 19^e siècle. A cette époque, beaucoup de naturalistes trouvaient normal d'essayer d'imaginer ce que l'animal perçoit. Ils pensaient par exemple qu'un insecte s'oriente dans un champ selon les mêmes critères qu'un humain dans une rue. Puis, au début du 20^e siècle, les behavioristes

se sont radicalement opposés à ce qu'ils considéraient comme de l'anthropomorphisme, et ont assimilé les processus psychiques de l'animal à une boîte noire que l'on ne peut en aucun cas comprendre. Cependant, dès cette époque, on remarque les travaux d'un naturaliste estonien, Jacob Von Uexküll (1864-1944), qui propose une voie pour résoudre ce conflit. Etudiant les invertébrés, il s'est attaché à explorer scientifiquement leurs capacités sensorielles : par exemple, en utilisant une batterie de stimuli, il montre qu'une tique perçoit essentiellement la chaleur de la peau, le contact du poil et l'odeur du sang. Elle sera indifférente à d'autres stimuli. De même qu'un crapaud sera indifférent à une libellule si elle n'est pas en mouvement et que le papillon ignorera une femelle prisonnière d'une cloche car il ne peut détecter son odeur. C'est ainsi qu'avec son bagage sensoriel propre, chaque animal construit son « monde », selon d'autres critères que ceux que l'homme peut lui prêter s'il projette son propre fonctionnement. Ce que montrent ces travaux, c'est d'une part, qu'un animal est capable de subjectivité, c'est-à-dire d'une vision personnelle de son environnement, et d'autre part, que cette subjectivité est différente de celle de l'homme.

A la fin du 20^e siècle, les recherches des cognitivistes montrent que l'animal est capable de comportements cognitifs élaborés comme la reconnaissance de soi ou la capacité de men-



© Pascale Mollier

Un chercheur au milieu du troupeau

« Le propos de Vinciane Despret rejoint mon expérience de recherche sur le régime alimentaire des herbivores en pâturages naturels. Chez des éleveurs et dans leurs troupeaux, j'observe durant des séries de journées la totalité des prises alimentaires chez l'animal. La démarche scientifique canonique veut que l'on choisisse au hasard les animaux à observer. Or, procéder ainsi, c'est à coup sûr se faire rire au nez par l'éleveur ou le berger. Car ils savent que leur troupeau est un groupe social avec ses affinités et ses relations de type hiérarchique, dans lesquelles, même en tant qu'observateur le plus neutre possible, vous allez obligatoirement interagir. Par exemple, si vous tirez au sort une chèvre ou une vache laitière qui cherche à monter dans la hiérarchie, celle-ci profitera de votre présence valorisante à ses côtés pour consacrer du temps à signifier à ses congénères son changement de statut. Elle mangera beaucoup moins que d'habitude, ou différemment. Elle bousculera fréquemment d'autres individus occupés à brouter, afin de prendre leur nourriture. Il arrive même que la situation devienne problématique lorsque le reste du troupeau n'accepte pas la subite progression sociale de l'individu observé et passe la journée à le rouer de coups de cornes ! C'est pourquoi les éleveurs et bergers nous incitent à choisir parmi ce qu'ils nomment les « anonymes », celles qui ne profiteront pas de votre présence pour tenter de modifier leur statut, et surtout, auprès de qui votre présence sera acceptée par le reste du groupe. Autre solution : la caméra vidéo entre les cornes, mais elle sera mise en miettes... »

Michel Meuret, chercheur à l'unité de recherche Éco-développement, Avignon

tir. Devant un miroir, le chimpanzé essaie d'enlever la tache qu'on lui a faite sur le front, signe qu'il reconnaît son image dans le miroir. Mais ce test fonctionne aussi pour d'autres animaux, tels que les mammifères marins (orques) ou les oiseaux (pies). D'autres expériences tentent de montrer que les cochons et les corbeaux sont capables de mentir, s'ils y trouvent un intérêt. Ainsi, tous ces travaux restituent aux animaux des capacités niées par les behavioristes du 20^e et peut-être attribuées trop vite au 19^e, où l'on décrivait un peu trop de limaces amoureuses ou d'araignées en colère !

Comment cette réflexion peut-elle influencer sur les pratiques scientifiques ?

À la lumière des études sur la subjectivité de l'animal, on comprend mieux que l'animal puisse interpréter à sa façon le sens d'une expérience. Le rat, brusquement tiré de son contexte habituel et placé dans un labyrinthe,

comprend tout de suite qu'il lui faut le parcourir. D'ailleurs, que peut-il faire d'autre ? Une vache ou un cochon auxquels on fournit des jeux vont se mettre à jouer. Et nous, nous nous réjouissons en pensant que l'animal bénéficie de cet environnement enrichi et retrouve sa curiosité. Mais l'animal est-il heureux de le faire ou ne le fait-il que parce que l'on le lui demande ? En quelque sorte, notre question induit la réponse, mais ce n'est peut-être pas ce que l'animal choisirait si on lui proposait autre chose. Finalement, à quelle question l'animal répond-il ? Et comment mener des expériences en évitant les artefacts ? Je dirais que l'expérimentateur peut se rapprocher des pratiques de l'amateur qui a une connaissance intime de l'animal. L'éthologue allemand Konrad Lorenz, qui vivait en étroite intimité avec des choucas, avait fini par comprendre intuitivement leur comportement et par « penser comme eux ». Cette proximité avec l'animal existe aussi chez les éleveurs et les bergers. Je laisserai sur ce point la parole à Michel Meuret.

Propos recueillis par Pascale Mollier

*Les conférences « Sciences en Questions » de l'Inra invitent des philosophes, sociologues, épistémologues à des réflexions critiques sur la pratique de la recherche.

+d'infos

Despret V. et Porcher J. 2007. Être bête. Ed. Actes Sud
Despret V. 2002. Quand le loup habitera avec l'agneau. Co-éd. Le Seuil / Les Empêcheurs de penser en rond

D'APRÈS HONORÉ Bestiaire de A. Vialat, ED. Arlea